

Revue de presse 2019
La clairière du Grand n'importe quoi
Printemps des comédiens, Artéphile Avignon Off

Par *Olivier Frégaville-Gratian d'Amore* loeildolivier.fr/les-contes-insenses-dalain-behar/ dimanche 2 juin

Les contes insensés d'Alain Béhar

Comment sera le monde 2043 ? Pas triste, pas beau, terriblement détraqué. De sa verve particulièrement proluxe, Alain Béhar, oracle poétique des catastrophes à venir, nous entraîne au fil des mots sur les flots véloce et intarissables de son imagination. Attachez vos ceintures, c'est parti pour un voyage en Absurdie, une succession de contes d'anticipation joyeux afin d'en masquer un avenir incertain, inquiétant.

Terre de feu, terre des hommes, notre planète ne va pas bien. Réchauffement climatique, catastrophes naturelles, ont rebattu les cartes du monde. Quand il ne pleut pas des trombes d'eau, le soleil brûle les peaux, les derniers végétaux encore vivants. Êtres humains errants, parqués pour les plus récalcitrants, les plus démunis, libres pour ceux qui entrent dans le rang, qui se laissent bercer d'illusions par un gouvernement, qui n'a de démocratique que le nom et qui ne sait plus comment enrayer les drames écologiques à venir. En gros, noir, c'est noir, il n'y a plus d'espoir. Le chaos est aux portes de l'humanité.

Dit comme ça, la tragédie pointe, violente, angoissante. Mais nous sommes dans l'univers d'**Alain Béhar**. Face aux drames, il ne se laisse pas démonté, emporté dans un fatalisme crasse, il lutte à sa manière en distordant le réel, en transformant le pire en histoires drôles, foutraques, en contes déments. De sa faconde débridée, déchaînée, il invente un ailleurs. On est en 2043, le continent africain menace de disparaître, noyé par les eaux, par le lait. On n'est pas à une invention, une hallucination près. Que faire ? Construire un gigantesque bateau de papier, une arche de Noé réinventée, où en rangs serrés, sous le regard du grand n'importe quoi, maître de ce monde détraqué, peuplades, tribus, véritables ou fantasmés, embarquent vers un imaginaire, une destination fictive, un rêve. C'est beau, c'est puissant, c'est barré.

Récits sans queue ni tête, débités avec une rapidité confondante, mots qui se chevauchent, idées qui s'entremêlent, il faut tout le talent, la

présence scénique d'**Alain Béhar** pour donner corps, couleur à cette prose folle. Un moment suspendu où l'on fonce vers un cataclysme annoncé tous ensemble gaiement, allégrement, furieusement. La fin est proche, souriez !

....

Par Julie Cadilhac - Lagrandeparade.com/ Lundi 3 juin 2019

La clairière du grand n'importe quoi : le grand ballet jubilatoire et visionnaire des zeugmes, anacoluthes, oxymores et paradoxes d'Alain Béhar

Après les Vagabondes, précédent opus d'Alain Béhar, qui s'achevait en 2043...La Clairière du grand n'importe quoi débute cette année-là, justement, où rien ne va mieux pour la planète. Il pleut tout le temps...ou presque. Tout semble mu à l'intuition, au potentiel, au supposé...L'Algorithme rassurant est devenu une chimère improbable...le temps délire à pleins tubes...et devant l'homme s'étale une « réalité métaphorique ou à l'emporte-pièce ». L'apocalypse climatique est dans les starting-blocks et tout part à vau-l'eau...Alors on se bat, on délire, on rit, on « lance du sel de Guérande sur le premier rang », on échange quelques mots avec « une journaliste intermittente...mais très jolie », on croise une « star de télé-réalité très déprimée très maquillée », « on efface » tout...et dans ce monde où Le grand n'importe quoi est un géant à la peau double teinte, « on s'évade librement », « le blanc mange tout », le mercredi, « les gens migrent vers l'imaginaire »...et « le bouche à oreilles est excellent »!

Traverser des écarts, remonter vers l'origine, se confronter au mur à toute épreuve, monter dans une embarcation de la dernière chance, l'instant d'un an ou deux...presque un siècle en somme...pour célébrer l'inattendu sans-doute, voilà toute la folle ambition de cette élucubration poétique jubilatoire!

Récit d'anticipation hallucinée d'une catastrophe annoncée, satire décalée d'une sur-médiatisation de la société où les rituels de marketing et la « bonté photogénique » s'accumulent à qui mieux mieux, autopsie d'un monde incontrôlable à la mécanique qui s'emballe, pot pourri de situations sans queue ni tête où la question de la poule et de l'oeuf n'a plus de sens qui vaille, cadavre exquis désopilant de constats consternants, ici « on traîne dans l'écriture et on s'y perd »...et « qu'importe...au moins il pleut! »

Au coeur d'une scénographie de scotch et de rouleaux de papiers,

saluons le texte et la performance remarquable d'Alain Béhar qui offre une heure d'élucubrations vertigineuses de poésie aux spectateurs. Déstabilisant et joueur, le comédien-auteur joue d'une langue en sous-titre aux constructions syntaxiques parfois proustiennes, aux jeux de mots dignes d'un Prévert et où l'art du détail se porte en bandoulière. Maître incontestable du décalage, maniant avec brio le zeugme, l'anacoluthie, le paradoxe et tous les autres procédés aux noms exotiques de la stylistique, on jouit de cette « cavalcade de mots »...où « tout se mélange...ça passe in extremis ou sinon ça ne passe pas! ». Et si certains n'y trouveront aucun sens, tous pourront apprécier l'exquis dérèglement d'une langue puissante où les fulgurances sont pléthore, les épithètes..à chute et les éclats de rire...à retardement.

« T'as compris?.../ Oui, je crois »...

La Clairière du Grand N'importe Quoi ? Un prophétie foutraque poético-foulophilique d'Alain Béhar, une parenthèse surréaliste délicieuse où l'on croit baigner dans un tableau mouvant de Magritte accompagné de mots...novarinesques ! Embarquez à la prochaine marée montante !

....



MEDIAPART
VEN. 12 JUL. 2019 - ÉDITION DE LA MI-JOURNÉE

**Avignon : Turbulences, Orain, Heredia, Béhar, quatre possibilités
du Off**

**12 juil. 2019 - Par Jean-pierre Thibaudat - Blog : Balagan, le blog de
Jean-Pierre Thibaudat**

On trouve de tout dans le Off avignonnais, des horreurs, des spectacles bâclés ou fatigués et des splendeurs, des histoires attachantes.. Pour aujourd'hui quatre spectacles hautement recommandables : « Trouble » par la compagnie Turbulences !, « Disparu » par Cédric Orain, « L'origine du monde » par Nicolas Heredia et « La clairière du grand n'importe quoi » par Alain Béhar.

Les béances de Béhar

Et passons, sans coup férir et sans escale, directement à la fin du monde, du moins de notre cher globe Terrestre. Nous sommes en 2147 (cela nous laisse le temps de voir venir et de prévoir la parade), suite à

des bourrasques dantesques et au chamboulement du mouvement des vents on ne peu plus contraires, notre globe terrestre qui n'avait pourtant pas besoin de cela, ni bu, se met à tourner à l'envers. C'est là le point de départ d'un délire cosmique, d'une anticipation gaguesque du monde et de l'imagination à jamais débridée d'Alain Béhar. Il écrit, met en scène et joue, seul, *La clairière du grand n'importe quoi*, titre qu'il faut prendre à la lettre : ça parle de tout et donc de n'importe quoi, c'est du grand Béhar et c'est très éclairant en ces temps de coupes sombres d'arbres, mais pas seulement. Béhar est un zig qui connaît ses puces, il a écrit et joué des pièces aux titres évocateurs comme *Sérénité et des impasses*, *Angelus Novissimus* ou *Teste ou le lupanar des possibilités*, (d'après Paul Valéry). Bref, il commande le respect d'autant plus qu'il a passé son BTS de dinguerie appliquée (mention ne pas pas mieux faire) sans réviser, et pour cause, il ne vit que pour et par ça.

Pendant que j'écrivais ces lignes la météo ne s'est pas arrangée. Ça flotte de partout. « Il a fallu bâtir des murs et des digues sur tous les rivages problématiques, surtout au sud, pour préserver l'écosystème des banques centrales et ne pas noyer les Bahamas. Les marées viennent le plus souvent de l'intérieur dorénavant. Bloqué avant les plages, l'océan remonte par dessous, par les failles et les grottes, par les fleuves et sort des lits. Les rivières et les tuyaux, jusqu'aux lacs glacés qui craquent sous la pression et jusqu'aux sources, les puits les piscines et les baignoires, tout déborde quand la marée monte et recouvre tout quand elle est pleine. Il pleut presque tout le temps aussi et quand il ne pleut pas la chaleur est infernale » maugrée l'animal.

Le débit d'Alain Béhar et aussi imprévisible que ce qu'il énonce. Tout autre acteur que lui serait devenu complètement maboule à essayer d'apprendre ce texte qui rompt ses amarres d'une phrases à l'autre, qui digresse tant qu'il se donne à lui-même le tournis, qui mange de l'apocalypse à son petit déjeuner et remet ça au souper avant d'aller écrire la suite de ses élucubrations post-catastrophe la nuit durant en se shootant au thé cueilli la main sur les hauts plateaux dissimulés sous le nom de Kuomintang. Déluge quand nous tiens !

On croise des rats, gros comme des cochon, des adjoints au maire prétentieux , des footballeurs armé de jeux vidéos, il pleut des pixels gros comme des grêlons, on s'attaque et on s'embrasse mutuellement , on se monte le bourrichon à coups de secrétaires stagiaires et de livreurs intérimaires en voie de syndicalisation, et, pour tout arranger, tous les GPS sont obsolètes. « On court encore plus vite en zigzaguant d'un abri à l'autre, on se protège comme on peut, qui derrière une vierge à l'enfant sans tête, qui derrière le 4X4 à l'envers de Monsieur Nicolas le jour du cinquantenaire de l'indépendance, qui sous la véranda de l'assistant du chef de cabinet du directeur adjoint qui s'enfuit en scooter... » Et ça continue.

Nous, spectateurs restés dans l'autre monde, on est au frais dans la salle climatisée, on le regarde suer sous la chaleur épouvantable de l'an

2147, on a un instant peur qu'il nous coupe la tête avec les gros ciseaux que Béhar tient en mains, mais il se contente de couper le bandeau de son imagination laquelle, tel le vers de terre, se multiplie en ses divisant. Où s'arrêtera -t-il ? Vous le saurez en allant à Artéphile.

.....

<http://www.insense-scenes.net/?p=3157>

16 juillet

Critiques, Malte Schwind

Un n'importe quoi salulaire

La Clairière du Grand n'importe quoi se joue dans le Festival OFF d'Avignon 2019 à l'Artéphile à 16h35. Une épopée géo-politico-écologique qui délire notre monde et ouvre quelques brèches par le rire de cette réalité qu'est la nôtre, alors que l'on pourrait en pleurer. Cela donne de l'air ! Par Malte Schwind

Au retour en force de l'ordre moral, lorsque le théâtre est à nouveau inféodé sinon à un message, du moins à une utilité sociale traitant les problèmes de notre société, où il est si souvent réduit à une exposition plate d'opinions et à la signification claire de chaque mot à une chose, où le monde se réduit à une simplicité manichéen et rassure ainsi la gauche bien-pensante, le n'importe quoi de Alain Béhar ne peut qu'être une clairière, un souffle, de l'air dans l'ennui actuel des plateaux de théâtre. Surtout quand à fur et à mesure notre rire sur ce délire écologique (car c'est drôle!) se frappe au fait que ce délire du n'importe quoi nous est pas si étranger, n'est pas si éloigné et qu'il nous est même plutôt familier. Les sens se renverse, les personnes errent, les directions s'intervertissent. Il pleut et quand le soleil arrive, le trou d'ozone brûle tout. Les papiers montent en flamme. Les bébés crèvent, sont cuites et pourrissent. Tout se remplit d'eau qui devient lait à cause des poudres de lait déshydraté abandonnés dans des paysages apocalyptiques. Des gens se collent à nous, maigre et suant, nous embrassent avec la langue. Des bombes explosent. Boum. Des mitraillettes. Tack. Il y a des rats géants. Des cadavres. Ça pue. Une journaliste capte les dernières images attendrissantes et chante un nouveau tube qui s'appelle « Moi aussi ». Un artiste veut « provoquer » en foutant une meuf sur une bite énorme en glaçon qui fond au soleil...

Comment ne pas alors penser à la « Barca Nostra » exposée à la Biennale de Venise et à tout ce réalisme néolibérale qui prétend « critiquer » cette société alors qu'il permet tout juste que le monde continue à tourner ainsi, car on donne l'impression de se soucier des catastrophes actuelles et à venir.

La terre tourne dans un sens, s'arrête et tourne dans l'autre autour de n'importe quoi. La solution aura lieu en 2147. Il suffit d'attendre un peu. Jusqu'ici on est bien en cage, mieux que dehors, merci Total, merci vraiment. On finit quand même de sortir, de s'évader, ce qui semble tout de même beaucoup plus simple qu'on croyait. On sacrifie toute sorte d'objets, on détruit, un enfant pleure parce que son papa éclate son téléphone ce qui le fait rire et une exode du monde entier se fait sur un bateau en papier au milieu de la Sahara vers l'imagination. Effacement du monde. Du code, du big data pleut du ciel et fait pousser des choses étranges. De nouveaux jeux se tissent entre nous, de nouvelles espaces et c'est remis à demain.

Alain Béhar, qui a collaboré ici, comme dans son précédent spectacle *Les Vagabondes*, avec Marie Vayssière, entre dans son délire avec une simplicité et une vitesse qui ne s'attardent pas aux mots car c'est de toute façon n'importe quoi. Il semble que rien ne compte vraiment, les cadavres sont sur la même échelle de valeur qu'un homme qui passe, de la pluie qui tombe. C'est un n'importe quoi postmoderne où tout repère est perdu, le haut et le bas, la droite et la gauche n'existent plus. Et le théâtre est alors libéré d'une injonction dramaturgique qui doit se vouloir intelligente. La terre tourne, les lumières tournent. Paf et « Paf » est projeté sur le mur. C'est n'importe quoi, mais ce n'est pas grave, ce n'est pas jugé. Tout se passe très bien au final. Et puis, quand même, des fois, exténué, au bout d'un désespoir ou simplement épuisé, à bout de souffle car fuyant les rats énormes ou suant de la chaleur des projos, Alain Béhar s'arrête et quelque chose d'un abandon, quelque chose d'en dessous de cette course effrayante contre l'absurdité s'adresse à nous, se manifeste et on se demande : Pourquoi personne ne s'arrête de courir, ce pourrait être si simple pourtant.

Mais même quand on aurait pu se noyer, l'eau ne va pas plus haut que la mâchoire, pour tout le monde, petit ou grand, personne ne se noie dans l'océan de lait qui a envahit tout.

La scénographie est simple. Trois panneaux peints en blanc jusqu'au milieu à peu près, en fait jusqu'à la hauteur du cou de Béhar, des cartons par terre, un scotch bleu qu'il scotche et coupe pour créer des espaces, n'importe quoi. Le théâtre ici n'est pas l'illusion du lieu de fiction, ni même sa représentation, mais quelque chose comme un plan d'immanence qui peut accueillir ce texte. Cela se regarde peut-être comme une reconstitution ou mieux la construction de ce délire écos-cosmique dans ce petit théâtre qui n'a peut-être pas plus de 2m20 de hauteur sous les plafonds. À un moment, Alain Béhar semble avoir un trou de texte. Il se gratte la tête, tire une grimace au spectateur et va lire ses papiers qui sont là sur le plateau. Il ne s'agit pas d'y croire, mais comme Alain Béhar fait l'expérience de ce monde fou, de ces mots, nous sommes avec lui, rions beaucoup, beaucoup et nous nous disons à la fin que peut-être c'est quand même par là, par le grand n'importe quoi et par un rire qu'il faut prendre ce monde de tarés, que son délire du grand n'importe quoi nous donne de la force pour s'attaquer au n'importe quoi de notre monde. Un n'importe quoi salubre.

16 juillet 2019

...

La Provence
MARDI 16/07/2019 à 15H32 - Mis à jour à 15H42
| CRITIQUES AVIGNON OFF
La Clairière du grand n'importe quoi (Chapeau bas !)
Par M.C.S.

Vous qui entrez dans "la Clairière du Grand n'importe quoi", laissez tomber toute rationalité, car vous voici dans le monde improbable de 2043, et vous n'aurez d'autre choix que celui d'être happé par un énorme tourbillon fleurant la catastrophe et l'absurdité. C'est qu'il s'en est passé des choses sur notre planète en 2043 : une inversion du système des vents, des courants et des flux, la terre qui se met à tourner sur elle-même, dans l'autre sens et autour d'autre chose, un nouveau big bang... A cause de quoi? On ne sait pas.

Alain Béhar nous narre avec talent, un conte chaotique, drôlissime, un "récit géopoétique" bâti de toutes ces informations qui s'entrechoquent, images d'actualité que nous bombardent jour après jour la radio, la télévision. Tel un moulin à paroles, le comédien "recrache" toutes les données qui sont entrées dans son esprit, comme elles ont pénétré le notre. A travers ce maelström de télé-réalité, dont nous sommes tous prisonniers, il esquisse un monde de science fiction, angoissant, où les gens meurent de chaud ..au sens propre, et où il pleut très fort et très souvent.

Certains d'entre vous se souviendront du film de Luc Besson: "le dernier combat" où il pleuvait des poissons morts. Dans la "Clairière du grand n'importe quoi", il pleut des codes et des datas. Dans un décor minimaliste, tel un démiurge enfantin, Alain Behar déroule sur la scène, une bande de papier blanc sensée représenter une mer de lait sur laquelle navigue un frêle esquif en papier : "*Et tout le monde monte sur le bateau : les Comoriens de Namibie, ceux du Trocadéro ou de Rillieux-la-Pape, les métisses Zoulou/Chiliens et les berbères du Viet Nam, les Libyens anglophiles du Cap vert*". Les migrants, le dérèglement climatique ? Ca nous parle, évidemment. Mais l'extraordinaire est, qu'au-delà de ce tableau apocalyptique, on rit!

....

Alain Béhar met le monde à l'envers

Dans *La clairière du Grand n'importe quoi* qu'il interprète lui-même, Alain Béhar déploie un verbe fou et un scénario catastrophe délirant. Où la Terre se met à tourner à l'envers, et où l'Afrique disparaît.

Seul sur un plateau où traînent des tableaux bicolores et quelques morceaux de scotch, **Alain Béhar, éternel ébouriffé, se lance dans les mots comme un forcené.** Comme si la parole pouvait arrêter la catastrophe qu'il annonce sans préambule : l'« *inversion du système des vents des courants et des flux* ». « *L'évolution inéluctable des tendances fâcheuses, peut-être, la colère des poissons, la fin d'un cycle prévisible ou bien la vérité des trous noirs, on en sait rien...* ». Dans *La clairière du Grand n'importe quoi*, nous sommes en 2043 et la fin du monde approche au pas de course. Ce qui fait cavalier également son héros, dont les jambes vont aussi vite que la langue, dans des directions absurdes, farfelues. **Le tragique, chez Alain Béhar, a des airs de fête.** C'est un grand carnaval où les phrases et les choses entrent en collision à chaque instant. Où ils se fracassent parfois, mais où le plus souvent ils fusionnent de manière inattendue.

Depuis que la Terre s'est mise à tourner dans l'autre sens, la météo est pourrie dans *La clairière du Grand n'importe quoi*. Les continents sont envahis par des marées qui « *viennent le plus souvent de l'intérieur* ». L'Afrique surtout, ou plutôt « *les Afriques d'un peu partout* », sont en train de disparaître sous une flotte qui vient de la terre autant que du ciel, si tant est qu'il y ait encore une différence. Né d'une commande d'écriture faite par le metteur en scène Moïse Touré à six auteurs africains et français – parmi lesquels Alain Béhar –, en vue de la création d'un spectacle intitulé *2147 et si l'Afrique disparaissait*, ***La clairière du Grand n'importe quoi* invite à regarder le monde autrement. Hors de nos repères, de nos hiérarchies habituelles.**

Parmi les nombreux récits de migration que produit ces temps-ci le théâtre français, la pièce d'Alain Béhar se détache nettement en évitant avec fougue tous les lieux communs sur le sujet. En osant s'aventurer dans des contrées langagières inexplorées, sans reculer devant la perte de tous les sens. À commencer par la définition du mot « sens » elle-même, qui a « *dû être reconsidérée* », dit assez tôt l'artiste dans son flux de paroles ininterrompu. Dans *La clairière du Grand n'importe quoi*, le signe est non seulement très arbitraire, mais son détachement de tout lien avec un réel de toute façon insaisissable est

exhibé. Dans son personnage d'affolé permanent, Alain Béhar exprime cette séparation avec son humour de clown qui n'a pas le temps d'être vraiment triste. Ni d'ailleurs d'être vraiment gai.

Dans sa course et ses gesticulations, le héros sans grandes qualités de la pièce accumule les mésaventures à une rapidité telle que le statut fictif du récit est en permanence présent à l'esprit du spectateur. Poussé jusqu'à l'absurde, l'épique de *La clairière du Grand n'importe quoi* devient paradoxalement espace de réflexion, de méditation sur l'état de l'Homme. Sur son intelligence transformée par les nouvelles technologies, qui ont une place importante dans l'œuvre d'Alain Béhar. Dans *Mô* par exemple, où il imagine le flux de conscience d'un garçon picnoleptique – pour simplifier, incapable d'être tout à fait en phase avec le présent. Ou dans *Até*, où il inventorie les possibilités de vie qui émergent après la révolution numérique. **S'il paraît à première vue prendre la tangente devant le réel, le théâtre d'Alain Béhar s'y embarque à fond. Et nous embarque à ses côtés.**

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

....

« LA CLAIRIERE DU GRAND N'IMPORTE QUOI » : JUBILATOIRE !

<https://lebruitduoff.com/2019/07/22/la-clairiere-du-grand-nimporte-quoi-jubilatoire/>

LEBRUITDUOFF.COM – 22 juillet 2019 - Claire Denieul

AVIGNON OFF 19. « La clairière du grand n'importe quoi » – De et avec Alain Behar. – à Artephile, 7 rue du Boug Neuf à 16h 35, relâche les dimanches.

Alain Behar est un petit homme truculent, avec une légère calvitie, le nez en trompette et les oreilles écartées, une sorte de hobbit facétieux et génial, son écriture nous emporte comme un torrent de boue verte, celle qu'on récolte sur les bords de la mer noire, qui rafraîchit les corps, guérit les exémas et les entorses, et transfère un maximum de minéraux dans les corps fatigués des quinquagénaires.

2147: un rapport de l'ONU demandé à des économistes distingués et experts, stipule qu'en 2147 l'Afrique sera à peu près sortie de son marasme économique et que, ma foi, en attendant cette date, il faut attendre et patienter.

Attendre et patienter... Je pense que c'est l'énormité de cette phrase qui a servi de déclencheur à ce beau texte foisonnant d'images se bousculant les unes les autres, comme une armée de dominos, racontée

d'un seul tenant dans une buée de transpiration et une écume de postillons. Des fleuves de lait inversant leurs cours et remontant à la source, des Inuits du Ghana, attaqués par des rats, la terre se mettant à tourner plus vite que son ombre, et s'arrêtant dans un grand crissement apocalyptique. Le cours des choses est secoué, la terre cale comme une voiture qui pète une durite.

Les modifications du climat et la crise économique engendrent des mutations, qui s'enchaînent plus vite que leur ombre, jusqu'au récit de la traversée apocalyptique, d'un naufrage d'une banalité dramatique racontée avec l'ironie du désespoir sur le mode touristique, comme une promenade de santé.

Voilà à peu près pour le contenu, compact comme une boîte de roast-beef, qui nous est asséné avec bonheur dans un mouvement jubilatoire et désespérée, une gesticulation fébrile voire clownesque.

Voilà, Alain Béhar est un clown qui ne veut pas le paraître, en chemise et sans nez rouge, tour à tour inquiet, nerveux, truculent, affolé, traversant le pire avec innocence feinte, hilarant et tragique dans une logorrhée de visions extirpées d'un imaginaire qui s'affole et délivre des images à une allure exponentielle exactement comme la glace fond en Arctique.

Un spectacle performance, qui dans sa forme et le regard qu'il nous oblige à adopter, rejoint l'art contemporain. Un texte tragique, jubilatoire et splendide.

Claire Denieul